

---

Catherine Vincent

## **Monique Goulet, Guy Lobrichon, Éric Palazzo, *Le Pontifical de la curie romaine au XIIIe siècle***

(Texte latin ; traduction et introduction par Monique Goulet, Guy Lobrichon, Éric Palazzo), Paris, Le Cerf, 2004, 407 p. (index) (coll. « Sources liturgiques » no 4)

---

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Catherine Vincent, « Monique Goulet, Guy Lobrichon, Éric Palazzo, *Le Pontifical de la curie romaine au XIIIe siècle* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 128 | octobre - décembre 2004, document 128.63, mis en ligne le 18 novembre 2005. URL : <http://assr.revues.org/2567>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://assr.revues.org/2567>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

demi-teinte. En italien à la fois parce que le personnage clé de cette correspondance est un Sicilien et parce que son éditeur est à Rome. Demi-teinte parce que ses correspondants français ne représentent que l'aile gauche des intellectuels catholiques de France, et même pas tout entière : en clair, l'antifascisme démocrate-chrétien, engagé très tôt et sans équivoque dans la résistance aux totalitarismes.

Don Luigi Sturzo (1881-1951), ordonné prêtre en 1894, maire de son village natal en Sicile, Caltagirone, en 1905, a été un démocrate-chrétien de la première heure – génération Léon XIII –, avec Romolo Murri. À la différence de celui-ci, il sortira indemne de la « crise moderniste » dans laquelle se trouvèrent pris les novateurs. En janvier 1919, il lança le célèbre appel – « Ai uomini liberi e forti... », aux hommes libres et courageux... – qui fonda le Parti populaire italien (PPI) dont il fut le secrétaire général. Il dut s'exiler à Londres, puis à New York après l'assassinat par une bande fasciste de Giacomo Matteotti, secrétaire général du Parti socialiste, le 1<sup>er</sup> juin 1924. Il ne put rentrer dans son pays qu'en 1946. Un exil de plus de vingt ans, où il déploya une inlassable activité internationale.

Ce gros livre, présenté avec soin et même élégance, rassemble près de 700 lettres ou billets à ses amis français et belges, en recourant très vite à leur langue. La publication a été assurée par É.G., professeur émérite de littérature moderne et contemporaine à la Faculté des lettres de l'Université Marc-Bloch (Strasbourg), trop prématurément disparu voici un an. L'annotation est sobre, par volonté de ne pas épaissir le volume d'une érudition indigeste. Les introductions sont bilingues et disent l'essentiel. On y reconnaît un homme qui aimait l'Italie et qui était devenu un familier de sa culture.

La correspondance est classée chronologiquement, mais par familles d'amis : Marc Sangnier et le groupe de la *Jeune République*, Marcel Prélot et la famille de Maurice Blondel autour de la revue *Politique*, Élie Beaussart et son équipe belge de *La Terre wallonne*, Francisque Gay et le quotidien *L'aube* (de loin le chapitre le plus important), les dominicains des Éditions du Cerf et de *La Vie intellectuelle*, enfin, la guerre venue, les Maritains établis à New York et leur entourage.

On ne s'étonnera pas de ne pas y trouver les « chrétiens révolutionnaires » de Terre nouvelle. En revanche, on s'interrogera sur l'absence de relations avec Emmanuel Mounier et les personnalistes d'Esprit. Il est vrai que Mounier ne cachait pas son dédain pour la démocratie chrétienne, ce « veau à deux têtes ». On notera enfin qu'il ne s'agit pas de relations

personnelles d'amitié, mais avec des groupes constitués. Entre eux, les rapports n'étaient pas toujours faciles : Sturzo apparaît comme un liant entre ces divers courants. Tous ceux-ci ont une connotation et un engagement politique : Sturzo semble n'avoir eu aucun contact avec les mouvements catholiques de jeunesse ouvrière ou étudiante. On observera simplement que sur le même tronc, le « progressisme chrétien » n'est pas sorti de la démocratie chrétienne, mais de ces mouvements d'action catholique. Pour les premiers, le communisme, c'était les terribles années qui ont suivi la Révolution d'Octobre ; pour les jeunes chrétiens combattants, c'était Stalingrad, la résistance intérieure et sa fraternité.

Une correspondance, on aime ou on n'aime pas. Ça ne court pas comme un récit, ce n'est pas une fresque. C'est du découps, du pointillisme au jour le jour, de l'impressionnisme par petites touches, et du plancton pour les historiens. C'est l'histoire qui se fait sur le ton de la confiance, qui donne du temps à la réflexion. On verra ici comment se forme une sensibilité politique en pensant d'une part à ce tripartisme de la Libération, éphémère conjonction de trois antifascismes, d'autre part à cette allergie mutuelle, jamais surmontée malgré quelques passerelles, entre démocratie chrétienne et gaullisme.

Émile Poulat.

128.63

GOULLET (Monique),  
LOBRICHON (Guy),  
PALAZZO (Éric).

**Le Pontifical de la curie romaine au XIII<sup>e</sup> siècle.** (texte latin ; traduction et introduction par Monique Goulet, Guy Lobrichon, Éric Palazzo), Paris, Le Cerf, 2004, 407 p. (index) (coll. « Sources liturgiques » n° 4).

Dans un projet ambitieux et significatif du renouveau que connaissent les études d'histoire de la liturgie, l'ouvrage offre le texte du Pontifical utilisé par la curie romaine, au XIII<sup>e</sup> siècle, dans une édition bilingue précédée d'une introduction d'une vingtaine de pages.

La version latine du texte avait été établie en 1939 par Michel Andrieu, avec celle du Pontifical du XII<sup>e</sup> siècle et de celui de Guillaume Durand de Mende (pourquoi ne pas lui avoir rendu justice dès la page de garde ?). Les auteurs ont simplement réintroduits dans le Pontifical du XIII<sup>e</sup> siècle ici édité certaines pièces liturgiques du Pontifical du XII<sup>e</sup> qui n'avaient pas été reprises. La traduction proposée permet de rendre plus largement accessible un type de sources resté l'apanage d'un milieu restreint de

spécialistes. De cela, on doit une grande reconnaissance aux AA.

Après avoir situé le Pontifical dans l'ensemble complexe des livres liturgiques anciens, avant leur unification, et après avoir rappelé que le Pontifical est le livre de l'évêque où se trouvent consignées les cérémonies que celui-ci préside et dans lesquelles il intervient en propre, É.P., dans l'introduction, précise l'intérêt de ce Pontifical du XIII<sup>e</sup> siècle, élaboré alors que la papauté déploie en Occident une vaste action de centralisation sur la lancée de la réforme grégorienne. Guidée par un profond souci d'universalisme, elle entreprend d'unifier la liturgie autour des usages romains, reprenant à son compte la politique amorcée en ce sens sous les Carolingiens. C'est dire l'importance stratégique de cette œuvre, par-delà son aspect très technique...

La nature très particulière du genre que constituent les sources liturgiques est bien mise en évidence par l'analyse linguistique et littéraire du Pontifical. Se fondant en partie sur les travaux d'Irène Rosier, M.G., en quelques pages que l'on aurait souhaitées plus abondantes tant elles sont passionnantes, éclaire les divers types de discours dont se compose l'œuvre. Au sein du Pontifical, des passages qui décrivent le rituel (les gestes à accomplir) alternent en effet avec des textes destinés à être proférés à destination du clergé officiant et du peuple (les oraisons). Chacun de ces discours a son propre style : précis et sans artifice rhétorique, pour le premier ; foisonnant et truffé d'allusions bibliques plus ou moins explicites, pour le second. Mais, en tout état de cause, un équilibre a été trouvé, pour l'expression de la prière chrétienne, entre une langue sacrée, figée, et le souci d'établir une réelle communication sociale (p. 24). Ceci étant, comme le fait encore remarquer M.G. à la fin de son propos, la parole liturgique ne trouve sa pleine valeur « performative » que lorsqu'elle est proférée dans des circonstances qui sont à la fois toujours les mêmes et chaque fois différentes.

Autant dire que de tels textes présentent un intérêt de premier plan pour l'historien, comme le plaide avec éloquence G.L. Un intérêt historique à proprement parler : on a vu que leur production est le fruit d'un contexte bien précis et, en retour, révélateur de ce contexte, comme le sont ici les rituels de la bénédiction de l'empereur et de la consécration du pape. Un intérêt anthropologique, ensuite : la description du cérémonial institué et des gestes mis en œuvre en dit long sur la culture qui les a produits et les modes de communication sur lesquels elle reposait. Un intérêt spirituel enfin : l'analyse des oraisons reste à cet égard encore à mener... Mais

ces centres d'intérêt ne doivent pas être isolés les uns des autres ; ils se mêlent subtilement entre eux. J'en veux pour preuve les magnifiques oraisons pour la recommandation de l'âme dont la teneur remplie d'espoir tente d'ouvrir pour le mourant la voie de la demeure des élus : elles apportent un témoignage sur les conceptions relatives à l'au-delà qui n'a peut-être pas été assez pris en considération.

On arrêtera sur ce fort modeste aperçu en espérant que se poursuive à l'avenir l'heureuse initiative des éditions du Cerf de mettre à la disposition de tous les curieux ces sources liturgiques trop longtemps méconnues.

Catherine Vincent.

128.64

GRONDEUX (Jérôme).

**La Religion des intellectuels français au XIX<sup>e</sup> siècle.** Toulouse, Privat, 2002, 189 p. (bibliogr., index) (coll. « Hommes et communautés »).

J.G. propose un panorama du XIX<sup>e</sup> siècle intellectuel en France à travers le prisme de la question religieuse. Et c'est tout le siècle qui défile devant nous, preuve que cette époque souvent perçue comme matérialiste et athée fut aussi celle de la vitalité des différentes confessions chrétiennes, celle des affrontements vifs dans une quête d'une transcendance renouvelée où l'utopie a sa place. L'ébranlement révolutionnaire et la fin de la toute puissance catholique entraînent la quête d'une unité retrouvée, d'un « ciment national, d'une religion civile » auquel s'attellent bien des penseurs de ce XIX<sup>e</sup> siècle. Tel est l'axe convaincant de cet ouvrage destiné à un public large et cultivé.

J.G. dévoile toute une galerie de portraits d'auteurs plus ou moins connus, plus ou moins inconnus (Philippe Buchez ou Pierre Paul Royer-Collard par exemple) qui permet de suivre chronologiquement les vifs débats du temps. L'auteur distingue trois périodes, celle du début du siècle marquée par une volonté de renouvellement intellectuel et religieux, suivie d'une autre où triomphent la laïcité et le positivisme. La fin de siècle voit la contestation de cette solution et l'émergence de deux nouvelles transcendants, le socialisme et le nationalisme, qui concurrencent les religions chrétiennes.

Les laïcs occupent les premières places de ce débat d'idées, les clercs s'estompent avec le siècle et la naissance de la figure de l'intellectuel achève cette évolution. On assiste au renouvellement de la posture de l'écrivain catholique qui ne se positionne plus à l'intérieur de l'institution, ce qui lui permet de mieux débattre avec